

Jean-Paul Goude, « imagier » du métissage depuis quarante ans

Le styliste et graphiste touche-à-tout a accompagné la progression de la « multiculturalité »

MICHEL GUERRIN
ET VÉRONIQUE MORTAIGNE

Il y a un paradoxe Jean-Paul Goude. « Je vois bien, dit-il, que ma création est au cœur des problèmes de société depuis trente ans. En même temps, je suis totalement dépolitisé. » Ce Français de 65 ans à moitié américain est l'un des créateurs d'images les plus importants des dernières décennies. Parce qu'il colle à son époque. Récemment paru, le livre *Tout Goude* (éd. de La Martinière) rassemble ses créations, qui sont aussi un témoignage sur les transformations de l'identité occidentale. Il le dit sans fanfaronner : « J'ai le sentiment que mes images ont influencé la fin du XX^e siècle. »

Le « style minet », à la fin des années 1960, c'est lui. Le « style black », au début des années 1980, encore lui. Quelques années plus tard, il invente le « style beur ». On lui doit encore, en 1989, avec le chorégraphe Philippe Decouflé – lequel cite Goude comme une référence dans son travail – le défilé spectaculaire sur les Champs-Élysées, à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, dominé par le métissage et la glorification de « ceux qui ne défilent jamais ». Blacks, beurs, tirailleurs sénégalais, jolies femmes et damnés de la terre... Tous sur les Champs ! Et notamment la soprano noire américaine Jesse Norman, qui entonne *La Marseillaise* drapée de bleu-blanc-rouge.

Goude a aussi façonné l'image de la chanteuse et mannequin culte Grace Jones, offert des publicités marquantes pour Kodak ou Chanel. Et pour les Galeries Lafayette, avec une virevoltante Laetitia Casta.

Qu'est-ce qui se cache derrière ce paradoxe – sa capacité à « humer » les bouleversements sociaux d'un côté, son apolitisme de l'autre –, que Goude souligne lui-

même ? L'exotisme est sans doute la notion centrale de son œuvre, faite de dessins, typographies, photographies peintes, sculptures, de stylisme et de confrontations entre le texte et l'image. « Je suis un imagier », dit-il. Mais Goude parle d'exotisme d'une façon atypique. Et qui résonne fort aujourd'hui.

« J'ai un intérêt intime, enraciné, pour l'exotisme, même si je suis à l'opposé du macho épris d'exotisme. J'ai toujours plus facilement évolué à côté des Noirs que des Blancs, des gays que des hétéros. Je suis attiré par les filles de couleur pour qui je danse bien. C'est une attraction culturelle, musicale, charnelle. Et j'ai vite pris conscience du passé colonial de la France, que je n'approuve pas. Le problème est que le mot exotisme est devenu péjoratif. On m'a reproché de ne parler de la négritude qu'en termes de mode, de musique, de mode de vie. Mais c'est tout ce que je connais. Je suis simplement tombé amoureux de Noirs, d'Arabes, d'Asiatiques, ce qui m'a poussé à adopter leur culture, à la vivre. »

Goude a trois enfants, dont un grand fils « moitié jamaïcain, très black dans son attitude extravertie, très sensible, comme sa mère, une nocuse notoire [Grace Jones, née en 1948 à la Jamaïque] », et deux « petits » issus de son mariage « avec Karen, une Américaine d'origine coréenne, très intégrée et, en même temps, parfaitement insoumise. Elle est un vrai cliché ambulant, parce qu'elle porte six mille ans de culture ». Chez Goude, le métissage n'est pas une figure de rhétorique. C'est là aussi un style, synthèse d'obsessions attrapées des enfance. « Ça fait frémir, cette unité, mais c'est comme ça. »

Jean-Paul Goude est né, en 1940, à Saint-Mandé (Val-de-Marne), « ville calme et petite-bourgeoise », que bordent le zoo de Vincennes et le Musée des arts africains et océaniques, tous deux construits pour l'Exposition coloniale de 1931. « Les premières femmes nues, ou presque, que je vois sont celles des fresques de ce musée des colonies. Et puis il y a le zoo – j'habite à 30 mètres –, les lions, le bois avec ses rivières et ses rochers artificiels sculptés. Le jeune Jean-Paul joue avec le fils du gardien dans le zoo désert ; il lit des illustrés, avec leurs appels au lointain : « Kim et Corentin, Chang l'ami chinois de Tintin. »

« Too good, too far » : Goude joue sur les mots et les images. Ce sensuel amour de l'ailleurs s'enracine dans son histoire familiale. Il était une fois un beau jeune homme, réparateur d'ascenseurs élevé à

l'Assistance publique, embarqué aux États-Unis au bras d'une femme plus âgée, Jeanne Aubert, célèbre chanteuse d'opéra. A Broadway, en 1933, il croise une danseuse douée, irlandaise catholique d'origine mais convaincue du « génie nègre ». Elle est, entre autres, la partenaire d'Ethel Waters, reine noire du music-hall outre-Atlantique. A 97 ans, sa mère reste centrale dans la vie de Jean-Paul Goude. « On a la même morphologie, la même peau. Je me sens un bout d'elle. »

Le livre *Tout Goude* dévoile des photographies du futur styliste en danseur professionnel, bien qu'étudiant aux Arts déco. « Je croisais le grand Jean Babilée et je le regardais avec une grosse regardade Zidane aujourd'hui. » C'est parce que le directeur de l'American Ballet de New York, où il est en stage à 20 ans, le lui dit, que le futur illustrateur réalise que son physique lui interdit toute carrière chorégraphique.

« Mais je savais danser. Et les filles que j'aimais adoraient ! » Graphiquement, la

danse lui apporte le sens du mouvement. « A 20 ans, j'étais démodé. Je représentais mon milieu de petit-bourgeois de banlieue. Mais j'ai toujours eu des intuitions justes. » En 1958, Marcel Bleustein-Blanchet ouvre le *Drugstore* des Champs-Élysées, où traînent bientôt les « minets », play-boys en mocassins cuir et pulls Lambswool, dégaine Neutilly-Passy. Goude est fasciné par leur dandysme. Quand, en 1962, on lui offre de décorer les murs blancs du *Brummel*, le nouveau magasin homme du Printemps, il dessine des « minets ». Un succès qui l'entraînera vers le prestigieux magazine *Esquire*.

Mais ce qui l'a « fait », essentiellement, ce sont ses femmes. Zouzou la twisteuse, Silvia, Radiah, Toulie, Miss Kellie, Grace Jones, Farida... Toutes publiques, remodelées au découpage, à la photo, à la peinture à l'huile. En 1966, Huey Newton et Bobby Seale créent en Californie le mouvement des Black Panthers. Trois ans plus tard, Goude invente l'« afro-look

total » avec sa compagne new-yorkaise Radiah. En 1977 ouvre à New York ce qui sera le temple du disco, le Studio 54, club sulfureux. En 1979, il y croise Grace Jones. Elle est déjà une star, mannequin pour Kenzo et Myake, et chanteuse. Célèbre, mais mal vue. « J'ai hérité d'un personnage qui revendiquait une négritude d'opérette. »

Alors que s'ouvre l'ère de l'image et de la communication à tous crins, Grace Jones sera la créature de l'« imagier » Goude. « J'avais fait un dessin d'elle à partir d'une arabeque classique, mais avec le pied posé plat au sol, au lieu de la pointe. Elle n'y arrivait pas, j'ai construit l'image, je l'ai peinte à l'huile, pour faire croire au public qu'une femme aussi belle pouvait tenir cette pose. Puis j'ai construit un personnage cubiste et géométrique, minimaliste. Je l'ai dépeignée. J'ai coupé moi-même ses cheveux, une coupe à angles droits qui prolonge son corps anguleux avec ses pommettes saillantes. » Le reste va de soi : costumes à

épaulettes, décors en diagonales, objets blancs (cigarettes, pailles, sparadrap...) pour souligner sa négritude : « Elle était plus noire que noire, au point de devenir bleue. »

Grace Jones triomphe avec une reprise de *La Vie en rose* d'Edith Piaf, en disco-reggae. Goude la met en cage, révoltant féministes et militants de la cause noire. « Elle adorait jouer la panthère, je l'ai prise au mot. Elle l'avait fait pour une soirée Halloween au Roseland, un club fréquenté par des homos – 90 % de ses fans. Dans ces années-là, tout le monde posait à poil pour Helmut Newton : duchesses, femmes de financiers... » Le style Grace Jones a été une révolution esthétique pour le monde noir.

En 1983, Goude tombe sur l'Algérienne deuxième génération Farida. Il se plonge dans la lecture du Coran, découvre les banlieues avec son frère. « Le terme beur était un peu employé dans leur communauté. Il fallait le sortir du ghetto. J'ai réuni, notamment pour un numéro zéro du Monde illustré, tous ceux qui valorisaient ce style, notamment Farida, le chanteur Farid Chopel, le couturier Azzedine Alaïa... »

Jean-Paul Goude vit aujourd'hui à Paris et il n'en a pas fini de « Saint-Mandé et [des] rêves intercommunautaires ». En 1989, pour le bicentenaire de la Révolution française, il dit avoir « conçu un défilé qui correspondait à l'attitude de la gauche par rapport aux ethnies. Avec une sorte d'utopie interraciale, qui aurait pu faire école une nouvelle société. J'avais été choqué, à l'époque, car le pouvoir ne voyait pas que des ghettos se créaient, qu'ils allaient s'accroître jusqu'à devenir intenable, ajoute-t-il. Je l'avais vu aux États-Unis. En novembre, avec la révolte des banlieues françaises et les discours politiques qui ont suivi, j'ai eu l'impression de revenir trente ou quarante ans en arrière. » ■

CHRONOLOGIE

1940. Naissance de Jean-Paul Goude à Saint-Mandé (Val-de-Marne).
1960. Premier voyage aux États-Unis. Il renonce à une carrière de danseur et termine ses études aux Arts déco de Paris.
1962. Il décore le magasin *Brummel* du Printemps.
1965. Première collaboration pour le magazine américain *Esquire*.
1969. Directeur artistique d'*Esquire*.
1979. Rencontre avec Grace Jones, invention du « style black ».
1983. Rencontre avec Farida, invention du « style beur ». Parution du livre *Jungle Fever*. Directeur artistique du « Monde illustré ».
1984. Début des campagnes de publicité pour Lee Cooper et Kodak.
1989. Défilé du bicentenaire de la Révolution française.
1992-2000. Films publicitaires pour Chanel, Perrier, Cacharel, etc. Photos de mode (Jean Paul Gauthier, Azzedine Alaïa, John Galliano...)
2000. Début de la collaboration avec les Galeries Lafayette.
2005. Parution de *Tout Goude*, aux éditions de La Martinière, 352 p., avec 1 DVD, 70 €.

« Noirs, Blancs, gays... la salsa en équation »

LE SUCCÈS international de Jean-Paul Goude tient en partie à sa double nationalité. Fils d'une Américaine, l'illustrateur a « beaucoup fréquenté la New York effervescente des années 1970 et 1980 ». Son aventure passe par *Esquire Magazine*, célèbre mensuel américain fondé en 1933.

Humour, textes littéraires (Hemingway, Dos Passos, Scott Fitzgerald...), phénomènes sociaux, modes, illustrations d'art et typographie créative : *Esquire* dominera longtemps le marché du magazine créatif de luxe, avant d'être détrôné par *Rolling Stone* et l'explosion du sexe – « *Esquire* m'a surtout évité, dit Jean-Paul Goude, de devenir simplement illustrateur. Il m'a aidé à joindre ». « L'Amérique, poursuit l'enfant de Saint-Mandé, a toujours fait partie de moi, par ma mère, mes cousines américaines qui m'envoyaient des panoplies d'Indiens, par Life, Harper's Bazaar, Vogue... Tous ces journaux qui traitaient dans les deux-pièces familiales. »

En 1965 – il est alors âgé de 25 ans –, Goude dessine avec succès pour les journaux du groupe Filpaci. Par l'intermédiaire de Jacques Prévert et de sa fille, il rencontre à Paris Harold Hayes, rédacteur en chef d'*Esquire* et pape du nouveau journalisme américain. « J'avais un atelier qui en était à Montréal, une vieille Rolls, et je parlais anglais. Il voulait des illustrateurs français – nous étions les bienvenus là-bas, à cette époque. » Goude dessinera donc pour *Esquire*. En 1968,

Hayes passe commande à Goude et à deux de ses amis, le plasticien Charles Matton et le photographe Jean Lagarrigue, pour illustrer un numéro anniversaire d'*Esquire*, avec des textes de Tom Wolfe, Gore Vidal, James Baldwin... « C'était inspiré, et le numéro a fait date. » Quelques mois plus tard, il le rappelle : Hayes cherche un nouveau directeur artistique. « Je lui dis : pourquoi pas moi ? »

Chargé de trouver du neuf

Avec Jean Lagarrigue, Goude tente l'expérience. « Ça tombait bien, en France, tout le monde copiait l'Amérique, mais moi, je ne voulais pas être un sous-produit. » Le créateur de mode s'installe à New York. « En 1972, j'avais un appartement génial à Union Square, en plein ghetto noir, pour 350 dollars par mois. Je connaissais Warhol, qui avait en face de chez moi sa Factory. J'ai vécu dans un contexte complètement black, avec de rares amis blancs. » La culture afro-américaine, de la musique soul aux Black Panthers, est alors en pleine explosion.

A *Esquire*, Jean-Paul Goude devient « directeur de création », à la fois illustrateur et « éminence grise », chargé de trouver du neuf, de l'inspiration « autant dans les images que dans la recherche de sujets, auxquels je devais donner du relief visuel ». *Esquire* titre ainsi en « une » : « Le déclin final et la débâcle totale de l'avant-garde américaine », contredisant

l'effervescence artistique du début des années 1970. « La formule sonnait parfaitement et c'était terriblement snob ». Warhol conçoit la couverture. Parallèlement, Goude radicalise l'image africaine de sa petite amie du moment, Radiah, Noire née en Alabama. Dans la foulée, il invente la « French Correction », ou comment remodeler son corps. « Hayes avait été fasciné quand je lui avais raconté que j'avais pour habitude de mettre des talonnettes dans mes chaussures pour rendre mes jambes plus longues, des épaulettes sous le tee-shirt parce que j'avais une grosse tête et une carrure étroite. » Le sujet paraît dans *Esquire* avant d'être transposé à la télévision, au Mike Douglas Show : il y transforme en direct Pierre de Ferro, un ami français, alors un peu gras, mal peigné et en délicatesse avec ses dents, en jeune premier.

Il y eut aussi, toujours pour *Esquire*, les frères Hughes, Al et Bobby, boxeurs et proxénètes en jolies et pantalons patés d'éph, ou encore « America Dances », présentation photographique de quatre groupes ethniques, de leur façon de s'habiller et de danser. « Hispaniques, Noirs, Blancs, gays : ce dernier choix était lié à l'esprit du disco, de la fierté et du raffinement gays alors. J'ai pu ainsi mettre la salsa en équation : 80 % d'Afrique, 15 % d'Espagne, 5 % de musique indienne, ce qui nous donne au total les Portoricains de New York. » ■

De Radia à Farida, de Grace à Laetitia en passant par Alaïa



1931
Façade du Musée des colonies, devenu Musée des arts africains et océaniques, aujourd'hui fermé.



1940
Dessin de mode pour l'ouverture d'un magasin Brummel au Printemps.



1964
Radia, l'afro-look total.



1970
Grace Jones, photo peinte, New York.



1976
Grace Jones, photo peinte, New York.



1982
Demolition man, photo peinte, Long Beach.



1984
Kodakette en chair et en os, Photo. Rome.



1984
Azzedine et Farida. Tirage photographique découpé et ruban adhésif.



1998
Alaïa pour Louis Vuitton.



2002
Expo Amazonie, Laetitia Casta, affiche in situ.

